

—Comment, mon Francis songe à l'argent quand il s'agit d'une œuvre d'art ?

—Pourquoi pas ? Je suis artiste pendant que je travaille ; je remue dans mon cerveau les idées que je crois les plus hautes, les plus capables de défendre ma thèse ; je mets mon style à la hauteur du sujet que je traite. En un mot, je fais à la fois œuvre de penseur et d'ouvrier. Mais ensuite, ne suis-je point libre d'exiger de mon travail un prix rémunérateur ? Ne puis-je tenter de faire fortune par le moyen des lettres ?

—Faire fortune ! répéta Mme de Gailhac, souffreteux de notre médiocrité ?

—Non. Quand mon père daigna nous consulter avant de restituer son million à la famille Andrezel, quand il nous réunit autour de lui avant d'expédier sa démission de procureur-général, vous le savez, j'ai tout approuvé, reconnaissant qu'il ne pouvait agir d'une autre manière sans toucher au vieil honneur qui sera notre héritage. Depuis cette crise qui marqua mon entrée dans la vie active, j'ai lutté courageusement, et plus d'une fois vous m'avez rendu témoignage. Mais j'ai vingt-cinq ans, l'âge d'un homme, l'âge où l'on regarde l'avenir bien en face.

—Et, demanda Mme de Gailhac, dans cet avenir dont tu parles volontiers depuis quelque temps, n'est-il point entré le projet d'amener ici une jeune femme ? Je ne pense point que tu songes à nous quitter ? Sans toi, la vie me semblerait un peu vide, malgré mon amour pour ton père et mon attachement pour ta sœur. Les mères aiment les fils, non seulement comme des enfants, mais comme des protecteurs. Souvent, quand ton père est au palais, tu m'offres ton bras. Il me semble que je dois m'y appuyer toujours. L'idée de te voir quitter la maison ne traverse donc pas mon esprit, mais je me demande si tu ne rêves point de venir s'agrandir la famille, et de me voir recommencer la maternité en apportant tes petits enfants sur mes genoux...

—Oh ! mère ! s'écria Francis.

—Je ne te blâme point de cette pensée. Il est bon que le jeune homme assume de bonne heure sur sa tête de graves devoirs. Leur chaîne douce et sacrée lui rend tout facile. Tu te marieras donc. Seulement, je te demande de ne point choisir seul.

Francis pressa les mains de sa mère sans répondre, et celle-ci reprit :

—Dans le cercle de mes relations, je crois avoir trouvé la fiancée qui te convient. Agréable sans grande beauté, admirablement élevée par une mère instruite et pieuse, Louise Villefort apportera à son mari avec une dot de cent mille francs toutes les qualités qui font chérir une compagne. Tu ne possèdes que ton talent, elle le sait, et pourtant, j'en suis certaine, elle rougira de plaisir si tu la demandes en mariage. Je te l'avoue, depuis longtemps j'étudie Louise, et mon amitié pour elle grandit en proportion des qualités que je découvre en elle. Sa mère, une ancienne compagne de pension, sera fière de s'allier à notre famille. Dis un mot, et j'entame des négociations qui ne tarderont point à être suivies d'un heureux résultat.

—Je vous remercie, ma mère, répondit Francis d'une voix douce. Je ne nie aucune des qualités de Louise Villefort ; elle est bien ce que vous dites, douce, bonne, charmante, mais rien pourtant ne m'attire vers elle. Je la vois sans plaisir, je la regarde partir sans regret. Je devine qu'elle vivrait à mes côtés sans que jamais existât entre nous cette fusion des âmes qui font la joie de l'existence. Que serait devenu mon père pendant les heures difficiles qu'il vient de traverser, si vous n'aviez été complètement digne de lui ?

—Ne mêle point le rêve à la réalité, mon enfant, répliqua Mme de Gailhac avec une douceur pénétrante. Rien ne te prouve que Louise ne satisfait point tes aspirations légitimes vers le bonheur. Je tremble toujours de voir un jeune homme confondre les sensations orageuses d'une première inclination avec la tendresse grave que le mariage exige.

—Vous êtes une sainte ! dit Francis en mettant un baiser sur les mains de sa mère ; mais une sainte accessible à tous. Vous savez être l'amie de votre fils sans jamais compromettre le respect dont ils vous entourent. Je puis vous parler mieux que je ne le ferais à mon père, dont la gravité se tempère de moins de sourires. Laissez-moi donc vous peindre idéalement celle que j'aimerais, celle qui deviendra ma compagne, parce que tous les vœux de mon cœur l'appellent, et que, si elle ne m'était pas unie un jour, je sens que je briserais tous les liens qui m'u-

nissent au monde. Je la veux belle, pardonnez le mot. Un écrivain est un artiste. Et puis, dans notre intérieur, je n'ai eu sous les yeux que l'image de la beauté parfaite. Vous et Blanche, n'êtes-vous point le type accompli, l'une de la jeunesse brillante et l'autre de la maturité sereine. Donc, ma femme sera belle, ce qui pour moi n'est point la même chose qu'être jolie. Je vous ferais son portrait si j'étais peintre ; une taille droite, une haute, une tête fine, qu'elle porte bien, avec une fierté naïve ; des yeux bleus remplis de lumière et d'azur, l'azur du ciel et le rayonnement de l'âme. Une bouche grave, sur laquelle fleurira rarement le sourire, car je l'aime mieux pensive que gaie, et je souhaite être le premier à lui faire cueillir les joies de la vie. Sa voix est douce, pleine d'harmonie ; elle chante sans prétention, mais sa voix remue. Elle est musicienne, parce que la musique est une façon de traduire une pensée, plus haute souvent que la parole. Instruite, elle ignore la vanité de la science, et la dérobe plus qu'elle ne l'étale. Ses cheveux sont longs et blonds, le soleil passe au travers. Habile à tous les travaux des femmes, elle ne dédaigne aucun labeur dans la maison. La jeune fille de mon rêve possède peu ou point de fortune. Devant tout à mon travail, elle semble reconnaissante du moindre effort réalisé pour lui plaire...

—Quel idéal que cette fille !

—Idéal en ce sens qu'il est rare de trouver réunies toutes les qualités qu'elle possède ; mais non point parce que cette figure doit rester dans le vague de la poésie sans s'incarner sous une forme vivante. De quelle tendresse je l'aimerais cette enfant naïve, qui ne connaît des sentiments humains que l'amour filial, de cette créature éprouvée qui saura prendre sa part de mes combats et de mon labeur.

En écoutant les dernières paroles de son fils, Mme de Gailhac devint pâle. L'animation de Francis, l'expression de son regard, le trouble de sa voix, tout concourait à lui prouver l'importance qu'elle devait attacher à cette révélation. Durant une seconde, elle le regarda avec une angoisse muette, et sans doute, elle allait lui adresser une question directe, si la porte du salon ne se fut ouverte en ce moment avec violence.

—Madame ! Madame !

Voilà tout ce que put dire Rameau d'Or en se précipitant aux pieds de Mme de Gailhac.

—Parle, répondit la jeune femme émue du désespoir de l'enfant, que t'est-il arrivé ?

Francis comprit subitement que le chagrin de l'enfant n'avait point une cause personnelle, et d'un accent dans lequel vibrait une douleur aiguë, il s'écria :

—Mélati ?

—Enlevée, disparue ! fit Rameau d'Or en se tordant les bras.

—Disparue, enlevée, et tu avais accepté la charge de la garder, de veiller sur elle, et tu disais l'aimer !

—Si je l'aimais ! répéta l'enfant, ah ! vous ne saurez jamais quel dévouement je ressentais pour elle... J'en négligeais le devoir sacré qui doit remplir ma vie ; si je l'aimais ! N'étais-je pas son esclave et son chien ? Me donnait-elle un autre salaire qu'une douce parole et un bon regard ? J'ai couché en travers de sa porte, je me suis fait son ombre. Mais, puis-je empêcher des méchants de tramer des complots et de la prendre dans leurs pièges ?

—Francis, dit Mme de Gailhac en regardant Francis avec une expression de tendresse dans laquelle le jeune homme trouva la générosité et le courage dont cette admirable femme avait tant de fois donné des preuves, écoute Rameau d'Or avec sang-froid et discutons ensemble le moyen de retrouver Mélati.

—Oh ! je bouleverserai Paris s'il le faut ! dit Francis. Ceux qui l'ont volée paieront ce crime de leur vie. Chère et sainte enfant ! Dans quelle douleur ne doit-elle pas être plongée ? Comme elle m'appelle à son aide, avec quelle impatience elle doit m'attendre. Elle doit savoir, elle sait...

Mme de Gailhac posa sa main sur les lèvres de Francis.

—Connait-elle donc ce que j'ignore moi-même ?

—Non ! Non ! je me suis tâ... Ou plutôt j'ignorais jusqu'à cet instant la puissance du sentiment qui me bouleverse. Moi, j'aurais dit à Mélati ce que mon cœur renferme pour elle ? Mais je suis fou ! fou d'angoisse ! ayez pitié de moi, ma mère, ayez pitié de moi !

Francis tomba sur le divan et cacha son visage

dans ses mains. Quelques instants après, il releva la tête.

—Je vais faire ma déclaration à la préfecture de police, viens Rameau d'Or.

—Consulte ton père, mon ami, répliqua Mme de Gailhac, son expérience te servira mieux que l'impétuosité de tes inquiétudes. Va le chercher, mon enfant, ajouta-t-elle en se retournant vers Rameau d'Or, il travaille dans son cabinet.

Le jeune garçon disparut, frappa à la porte de M. de Gailhac-Toulza et lui dit d'une voix troublée :

—Madame demande si vous pouvez passer chez elle.

Puis manquant de force pour ajouter un mot de plus, Rameau d'Or rentra dans le salon, comprenant qu'il ne pouvait manquer de prendre part à la discussion qui s'élevait sur le meilleur moyen à prendre pour retrouver Mélati.

Le magistrat entra vivement.

—Que se passe-t-il ? demanda-t-il en considérant le visage troublé de sa femme et l'attitude désespérée de Francis.

—Mélati est partie, répondit le jeune homme, des misérables l'ont enlevée.

—A Paris, en plein jour, est-ce croyable ?

—Oh ! le crime a été commis avec une rare audace !

—Connais-tu les détails de cet enlèvement ?

—Je ne sais que le fait terrible, monstrueux. J'en reste atterré, à demi-fou...

—Rameau d'Or, dit le magistrat, apprends moi ce qui s'est passé sans omettre un seul détail.

L'enfant raconta qu'il avait quitté la rue Bonaparte, en compagnie de Mlle Vebson qui, mandée rue Duphot chez une dame espagnole, devait y trouver une riche commande. Il l'avait attendue à la porte pendant une heure environ, puis, ne la voyant point revenir, il était entré chez la concierge pour s'informer à quel étage demeurait dona Carmen. Las de sonner, trouvant la clef dans la serrure, il entra dans l'appartement ; il était vide. La concierge, surprise, le suivit, et fut forcée de reconnaître que l'appartement venait d'être abandonné...

—Et personne n'avait vu sortir les locataires ? demanda M. de Gailhac.

—La maison a une seconde issue sur la rue Saint-Honoré.

—Mon père ! mon père ! agissons vite ! répondit Francis.

—Quel est ton plan ?

—Régler ce rapt à la police, d'abord...

Le magistrat secoua la tête.

—Le lendemain, dit-il, une indiscretion commise mettra le nom de Mélati dans tous les journaux. Chacun saura que cette enfant a été enlevée. Tu te trouveras, en raison de l'activité de tes recherches, mêlé à ce drame, on te prêter des sentiments qui te sont étrangers...

—Mon père ! mon père ! dit Francis, pardonnez-moi !

—De quelle faute es-tu donc coupable ?

—Il n'est que ma'heureux, répondit Aimée à qui son fils adressa un regard reconnaissant.

—Non, reprit Henri de Gailhac, cherchons d'abord autour de nous, fouillons nos souvenirs, Mélati...

—Mélati est pure comme les anges, mon père !

—Je le sais. Mais les anges attirent involontairement les hommages des damnés... Dis-moi, Aimée, nulle confiance de Mélati ne peut-elle te mettre sur la voie ?

—Non, répondit Mme de Gailhac avec découragement.

Rameau d'Or s'avança vers l'ancien magistrat.

—Je ne suis encore qu'un enfant, dit-il, mais je me sens du courage, et Dieu m'aidera. Votre père a raison, M. Francis, ébruiter ce malheur serait compromettre la réputation de Mélati... Voulez-vous me charger de la chercher seul...

—Pourquoi refuses-tu mon concours ? demanda Francis.

—Parce que l'enlèvement de Mlle Vebson peut avoir été fait par un homme qui la suivait depuis longtemps.

—Apprends-moi son nom ?

—Je préfère vous le taire.

—Manques-tu de confiance ?

—Dieu m'en garde !

—Quelle raison te pousse à me refuser ?

—Le besoin de m'entourer de plus de mystère. Où se glisse un enfant ne passe pas un homme. Vous